441. Londres, Vendredi 16 octobre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

Affaire d'Orient, Ambassade à Londres, Conditions matérielles de la correspondance, Discours du for intérieur, Gouvernement Adolphe Thiers, Parcours politique, Politique (Angleterre), Politique (France)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1840-10-16
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitJe ne suis pas sorti hier au soir. J'ai joué au tric-trac et je me suis couché de bonne heure. Il y a des choses plus agréables à mettre dans une soirée où l'on ne sort pas. Après mon tric-trac, je suis rentré dans ma chambre, où je me suis promené près d'une heure.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 582/260-261

Information générales

LangueFrançais
Cote1278, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
441. Londres, Vendredi 16 octobre 1840
9 heures

Je ne suis pas sorti hier soir. J'ai joué au tric-trac, et je me suis couché de bonne heure. Il y a des choses plus agréables à mettre dans une soirée où l'on ne sort pas. Après mon tric-trac, je suis rentré dans ma chambre, je me suis promené près d'une heure, pensant, pensant et faisant dans mes pensées, ce que vous appelez une confusion visible de deux choses qui vont très bien ensemble, nous en sommes sûrs. Je me suis couché, je me suis endormi, et je n'ai plus retrouvé dans mes rides qu'une seule des deux choses. Evidemment l'autre ne va qu'au jour. Elle ne s'y montre pas aussi hardiment qu'elle s'en vante. Je suis très frappé de la reculade de ces gens de la garde nationale qui voulaient faire dimanche dernier une grande démonstration. Cela me prouve, comme je l'ai toujours cru qu'il y a là plus de bruit que de force et même que de vraie passion. Les factions, les coteries ont aujourd'hui en France très peu de force réelle. Il suffit presque, pour les vaincre, de n'en avoir pas peur. Mais bien des gens en ont peur. Et bien des gens aussi aujourd'hui, très honnêtes, très sensés en général, sont réellement blessés, vivement blessés du procédé anglais. Il y a grande excitation du sentiment national. Elle m'arrive de toutes parts. Comment le contenir sans l'irriter encore ? C'est bien difficile.
Quelles pauvretés je vous dis là ! Ce sont pourtant là, mes pensées habituelles. Et il le faut bien. 2 heures Je suis plus que contrarié. Comment.
Mercredi, à 2 heures et demie, vous n'aviez pas même la lettre que je vous ai écrite dimanche, qui a du être mise lundi à la porte, à Calais et vous arriver mardi ! C'est souverainement déplaisant. Moi qui prends tant de plaisir à faire luire, quand je le peux un doux rayon sur le mardi ! Ne manquez pas de me dire, si cette lettre vous est parvenue, quel jour et à quelle heure. Elle a dû vous être remise par celui que vous appelez mon confident pressé. Je vais attendre votre lettre de demain avec un redoublement d'impatience. Il y a toujours quelque raison pour que mon impatience redouble. J'aurais tant à vous dire, tant à déliberer avec vous !
La grande question pour moi dans ce moment, c'est le jour de mon arrivée à Paris. Traitez la à fond avec le fidèle. Ecoutez bien tout ce qu'il vous dira. Il y a deux jours, j'étais à peu près décidé à n'arriver que le 1er novembre. Il me revient des choses qui méritent qu'on y pense. Pensez donc.
Les amis de la paix sont contents du résultat du Conseil d'hier. On annoncera l'intention de ne pas poursuivre la déchéance du Pacha en Egypte. On conseillera à le Porte d'y renoncer, et de se montrer accessible à un rapprochement avec lui. C'est un commencement qui peut amener une fin. Les rapports, les conversations, les ouvertures, entre la France et les quatre se trouveront rengrénés. En attendant, toujours point de nouvelles de Syrie. Tous les boulets du monde ne portent pas à mille pieds de la côte. Ce n'est pas assez pour chasser les égyptiens du pays. Et les jours s'écoulent. Et les vents se levent. Encore trois semaines pareilles, et tout est fini jusqu'au mois de mai.
4 heures et demie
Des visites. Flahaut. Mac Gregor & &. Je ne vous reviens que pour vous dire adieu. Il faut que j'écrive à Thiers. Votre courte lettre de ce matin ne m'a pas convenue. Je

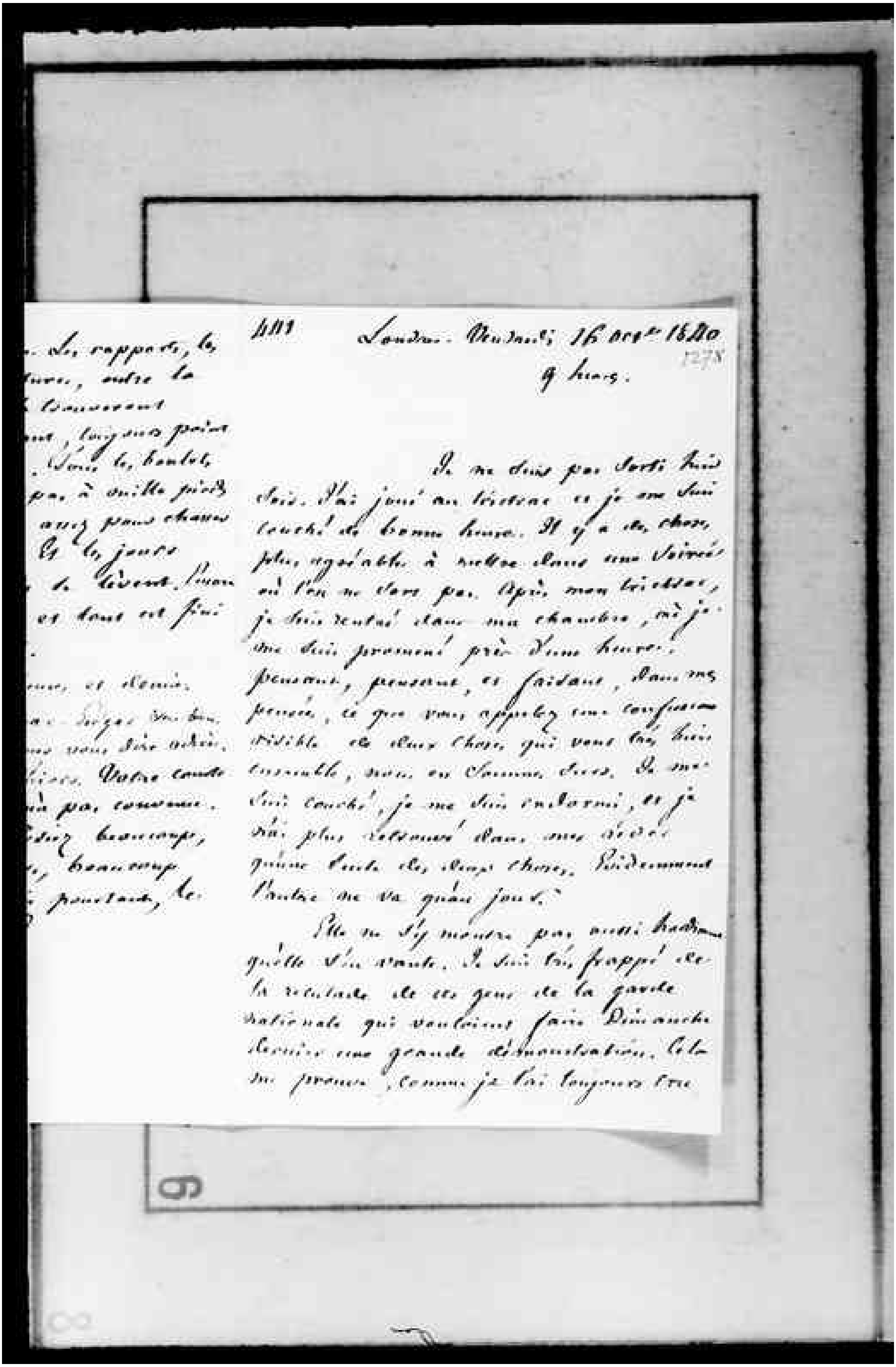
veux que vous me disiez, beaucoup beaucoup en tous genres, beaucoup des deux choses. Adieu pourtant le même, adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 441. Londres, Vendredi 16 octobre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-10-16.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 28/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/520

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 16 octobre 1840
Heure9 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionLondres (Angleterre)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

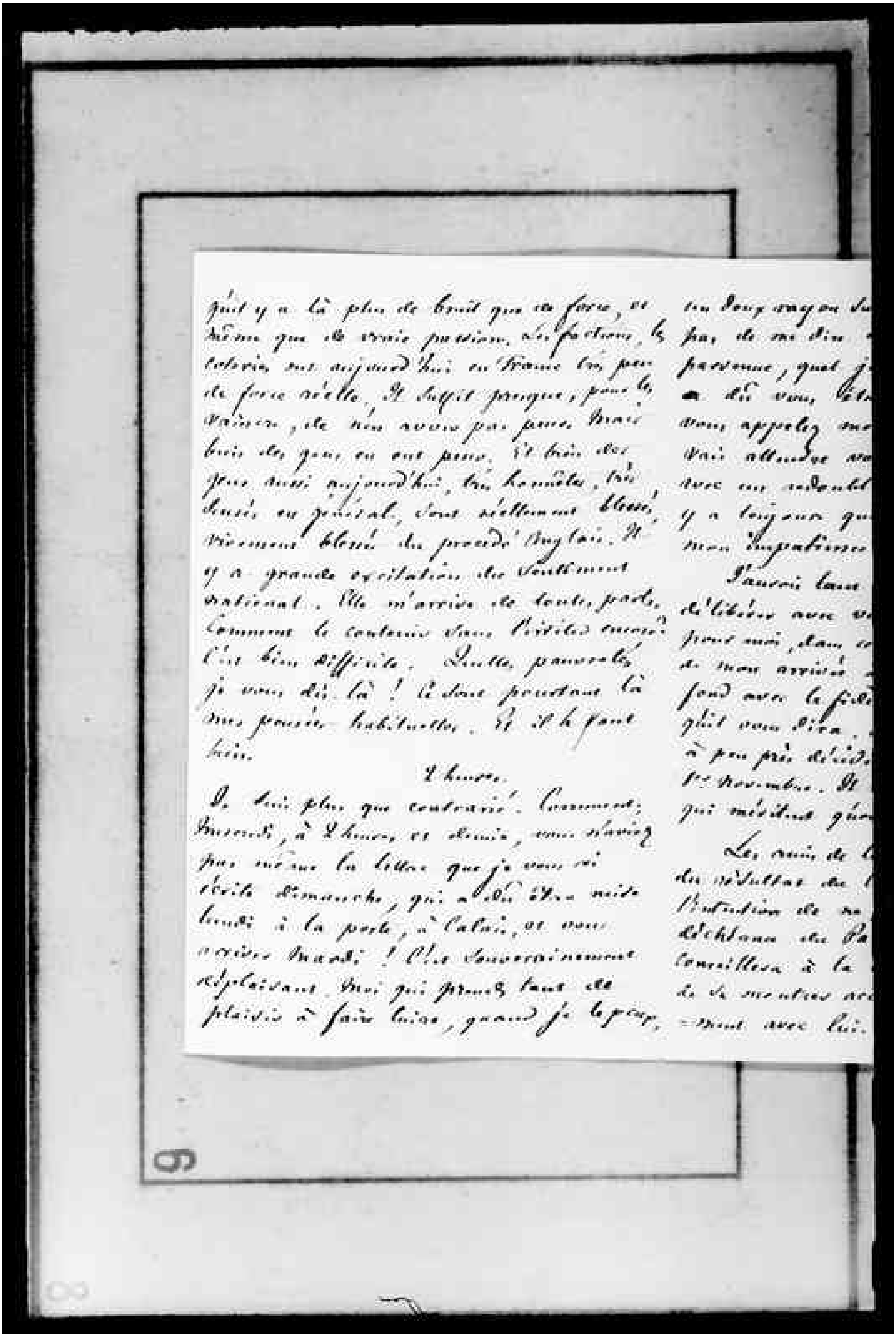


… les rapports, les
…tures, entre la
… Gouvernement
…ent, toujours point
. Tous les tantôt,
…pas à vieille pièces
… assez pour chasser
Et les jours
… le Levant. Pour
… et tout est fini
.
…eurs, et demain.
…as. Lisez …
…ne vous dire adieu.
…lières. Votre conduite
…ai pas, comme.
…tiez beaucoup,
…, beaucoup
… pourtant, le

441 Londres. Vendredi 16 oct. 1840
1278
9 heures.

Je ne suis pas sorti hier soir. J'ai joué au whist et je me suis couché de bonne heure. Il y a des choses plus agréables à mettre dans une soirée où l'on ne dort pas. Après mon whist, je suis rentré dans ma chambre, où je me suis promené près d'une heure, pensant, pensant, et faisant, dans ma pensée, ce que vous appelez une confusion terrible de deux choses qui vont très bien ensemble, mais en somme deux. Je me suis couché, je me suis endormi, et je n'ai plus retrouvé dans mes rêves qu'une seule des deux choses. Évidemment l'autre ne va qu'au jour.

Elle ne s'y montre pas aussi hardiment qu'elle s'en vante. Je suis très frappé de la reculade de ces gens de la garde nationale qui voulaient faire Dimanche dernier une grande démonstration. Cela me prouve, comme je l'ai toujours cru



qu'il y a là plus de bruit que de force, et même que de vraie passion. Les factions, les coteries ont aujourd'hui en France très peu de force réelle. Il suffit presque, pour les vaincre, de n'en avoir pas peur. Mais bien des gens en ont peur. Et bien des gens aussi aujourd'hui, très honnêtes, très sensés en général, sont réellement blessés, vivement blessés du procédé Anglais. Il y a grande excitation du sentiment national. Elle m'arrive de toutes parts. Comment la contenir sans l'irriter encore? C'est bien difficile. Quelles paroles je vous dis là ! Ce sont pourtant là mes pensées habituelles. Et il le faut bien.

2 heures.

Je suis plus que contrarié. Comment, Mercredi, à 2 heures et demie, vous n'aviez pas encore la lettre que je vous ai écrite Dimanche, qui a dû être mise Lundi à la poste, à Calais, et vous arriver Mardi ! C'est souverainement déplaisant. Moi qui prends tant de plaisir à faire luire, quand je le peux,

un doux rayon su
pas de me dire
personne, quel j
a dû vous, l'êt
vous appelez ma
vrai attendre av
avec un redoubl
y a toujours qu
mon impatience

J'aurais tant
délibérer avec vo
pour moi, dans ce
de mon arrivée
fond avec le fidè
qu'il vous dira,
à peu près décid
1er novembre. Il
qui méritent gén

Les avis de l
du résultat de l
l'intention de ma
Déchlane du Pa
conseillera à la
de se montrer av
-ment avec lui.

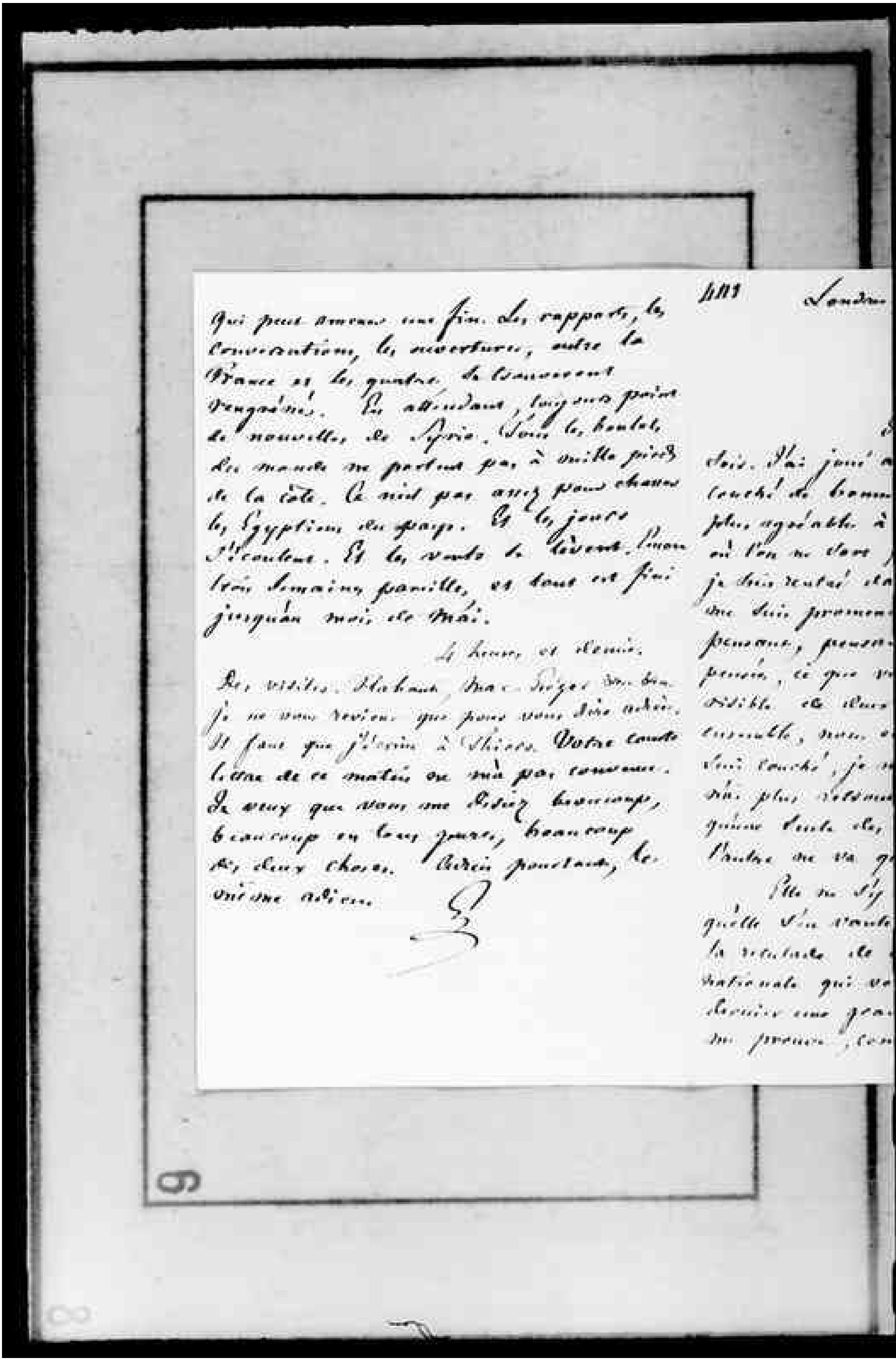
que ce force, ce
n. les factions, les
France très peu
presque, pour les
peuv. Mais
est bien dur,
honnêtes, très
ellement blessé;
de l'Anglais. Il
sentiment
de toutes parts.
l'irritées encore?
elle paroles,
pourtant là
il le faut

re.
vé! Comment,
, vous n'aviez
je vous ai
dû être vide
fait, et vous
inévitablement
tant de
quand je le peux,

un deux rayon sur le Mardi ! Ne manquez pas de me dire si cette lettre vous est parvenue, quel jour et à quelle heure. Elle a dû vous être remise par celui que vous appelez mon confident pressé ! Je vais attendre votre lettre de demain avec un redoublement d'impatience. Il y a toujours quelque raison pour que mon impatience redouble.

J'aurais tant à vous dire, tant à délibérer avec vous ! La grande question pour moi, dans ce moment, c'est le jour de mon arrivée à Paris. Traitez-la à fond avec le fidèle. Écoutez bien tout ce qu'il vous dira. Il y a deux jours j'étais à peu près décidé à n'arriver que le 1er novembre. Il me revient des choses qui méritent qu'on y pense. Pensez donc.

Les amis de la paix sont contents du résultat du Conseil d'hier. On annonce l'intention de ne pas poursuivre la déchéance du Pacha en Egypte. On conseillera à la Porte d'y renoncer et de se montrer accessible à un rapprochement avec lui. C'est un commencement



qui peut amener une fin. Les rapports, les conversations, les ouvertures, entre la France et les quatre se trouveront rengagés. En attendant, toujours point de nouvelles de Syrie. Tous les boulets des monde ne portent pas à mille pieds de la côte. Ce n'est pas assez pour chasser les Egyptiens du pays. Et les jours s'écoulent. Et les vents se lèvent. Encore trois semaines pareilles, et tout est fini jusqu'au mois de Mai.

4 heures et demie.

Des visites. Hobhouse, Mac Gregor [illegible] je ne vous reviens que pour vous dire adieu. Il faut que j'écrive à Thiers. Votre courte lettre de ce matin ne m'a pas convaincu. Je veux que vous me disiez beaucoup, beaucoup en tous genres, beaucoup des deux choses. Adieu pourtant, le unième adieu.

G

1119 Londr

soir. J'ai joui a
touché de beau
plus agréable à
où l'on ne dort p
je suis resté da
me suis promené
pensant, pensan
pensé, ce que v
visible de deux
ensemble, non
suis touché, je
n'ai plus seulem
qu'une seule de
l'autre ne va q

Elle ne s'y
qu'elle s'en vante
la retraite de
nationale qui va
derrière une gra
me prouve, com